

« Werder était déjà aux prises avec Bourbaki..... on ne pouvait songer à lui porter un secours immédiat..... mais, si c'était possible, Manteuffel devait se jeter sur les communications de notre armée. L'effet produit serait considérable. Quant aux mesures à prendre pour arriver à ce résultat, elles étaient laissées à son initiative. »

Le général de Manteuffel partit pour rejoindre ses corps d'armée, et arriva le 12 janvier à Châtillon-sur-Seine. La situation était la suivante : ses deux corps se trouvaient encore dispersés sur un front de 35 kilomètres, le II<sup>e</sup> s'étendait de l'Armançon au Serain, le VII<sup>e</sup> de l'Aube à la Seine; ce dernier effectuait sa concentration, partie par étapes, partie en chemin de fer. Werder était en position sur la Lisaine, où la lutte était déjà commencée (V. *planche VII*).

L'armée française de l'Est achevait son déploiement entre le Doubs et l'Ognon.

La première question qui s'offrait à l'esprit du général de Manteuffel était la suivante :

Quel parti prendre et quelle direction choisir pour la marche des colonnes ?

Diverses considérations le guidèrent vers la solution la plus pratique.

Il pouvait s'emparer de Dijon. La prise de cette capitale de la Bourgogne était séduisante; elle produirait un grand effet moral et étendrait la sphère d'action des armées d'invasion. Mais le danger devenait pressant sous les murs de Belfort, et, avant tout, il importait de ne pas perdre de temps. Une opération sur Dijon était donc excentrique et causerait des retards.

Le parti le plus simple consistait à *marcher droit sur la principale armée ennemie et à se diriger d'abord sur ses communications*.

Par ce moyen, si Werder était refoulé dans la Haute-Alsace, Manteuffel tombait sur les arrière-gardes du vain-

queur. Si, au contraire, Werder réussissait à repousser notre attaque et nous contraignait à la retraite, Manteuffel se porterait à notre rencontre, en se jetant sur nos communications par une conversion à droite.

Ces résolutions si nettes furent arrêtées par Manteuffel le jour de son arrivée, le 12 janvier, et, dès ce moment, il n'eut plus qu'à choisir ses routes.

La contrée à traverser était difficile; c'était un pays accidenté et boisé. Les chemins étaient peu praticables. La chaîne secondaire du Morvan, qu'il s'agissait de franchir, était un obstacle, surtout dans cette saison. La liaison entre les colonnes ne devait pas être toujours assurée. Ensuite, la direction à suivre passait entre Dijon et Langres, deux points fortement occupés. Il fallait donc s'attendre, de ce côté, à quelque résistance. Néanmoins, le temps pressait; les hésitations et les retards étaient plus que jamais un danger. En conséquence, le général de Manteuffel se décida à prendre les routes les plus directes, en maintenant ses communications avec Paris, par Châtillon-sur-Seine. Sa résolution définitivement arrêtée, il donna ses ordres dans la nuit du 12 au 13.

Il s'occupa d'abord de ses propres communications. Il forma une brigade mixte (Kettler) pour assurer sa marche et ses derrières. Elle devait couvrir la ligne Châtillon-Nuits-Tonnerre, qui avait une importance de premier ordre pour les troupes qui opéraient dans les bassins de la Loire et de la Sarthe. Cette ligne avait encore l'avantage de relier les communications des II<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> corps. Et, dans le cas où ce serait nécessaire, celles-ci pouvaient être prises sur Blesmes, point de raccord sur la grande voie ferrée de l'Est.

Puis, prévoyant les difficultés qu'il aurait peut-être à donner régulièrement des ordres à ses deux corps, pendant leur marche vers l'Est, il leur résuma, dans des instructions détaillées, le premier but à atteindre et les projets qu'il avait formés.



Il s'agissait pour eux :

1° D'atteindre rapidement les débouchés des monts du Morvan ;

2° De les garder.

A la sortie des défilés, chaque colonne devait se déployer à droite et à gauche pour faciliter le débouché des corps voisins.

Toutes les dispositions une fois réglées, la marche commença. C'était le 14 janvier, le jour même des premiers combats entre les postes avancés de Werder, sur la Lisaine, et nos avant-gardes. Malgré les grands froids, malgré les mauvais chemins et les fatigues imposées aux troupes prussiennes, les colonnes suivirent régulièrement les routes indiquées.

Le VII<sup>e</sup> corps se couvrit à gauche, par un détachement, contre la place de Langres, dont la garnison ne bougea pas. Il eut soin de détruire le télégraphe et les voies ferrées de l'embranchement de Chalindrey.

Le II<sup>e</sup> corps fut protégé à droite, par la brigade mixte, contre les entreprises des défenseurs de Dijon.

Le 18 janvier, on avait atteint la Saône à Gray sans obstacles, lorsque le général de Manteuffel reçut du général de Werder des dépêches qui modifiaient complètement la situation. Nos efforts avaient échoué et le général Bourbaki, n'ayant pu emporter les positions de la Lisaine, avait été obligé de rétrograder sur Besançon.

Pour le général de Manteuffel, il était tentant d'opérer sa jonction avec le XIV<sup>e</sup> corps vers Rioz et Montbozon, pour chercher ensuite à accabler nos troupes déjà affaiblies. Ce projet était en apparence le plus raisonnable ; c'était au moins le plus ordinaire, mais il excluait tout résultat décisif ; on pouvait diminuer encore la cohésion de l'ennemi et augmenter ses pertes, on ne pouvait espérer le détruire.

Si, au contraire, les II<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> corps inclinant leurs lignes d'opérations vers le Sud, se portaient sur les com-

munications du général Bourbaki, ce dernier était contraint d'effectuer sa retraite par une étroite bande de terrain, entre la Saône et la frontière neutre de la Suisse. Si la route de Besançon était occupée avant l'arrivée de nos troupes sous les murs de cette place, leur position pouvait devenir extrêmement critique. Celle des II<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> corps prussiens n'était certainement pas sans dangers non plus, car ils auraient ainsi Besançon sur leurs flancs. Les ponts de l'Ognon, du Doubs, de la Saône étaient autant de défilés qu'ils laissaient sur leurs derrières, et ceux-ci étaient menacés par les garnisons de Dijon et d'Auxonne.

Cependant Manteuffel persista dans son projet de se porter droit sur les communications de Bourbaki et le soumit, le 13 janvier, à l'approbation du roi, à Versailles.

Le maréchal de Moltke fut le premier à l'appuyer en disant à son souverain :

« Cette opération est extrêmement hardie, mais elle peut amener les plus grands résultats. Si Manteuffel subissait un échec, il ne faudrait pas le blâmer, car il faut bien risquer quelque chose pour obtenir de grands succès. »

En conséquence, Manteuffel ordonna, le 19, de continuer la marche vers l'est et prépara son changement de direction vers le sud-est. Le même jour il reçut l'avis que Werder allait poursuivre Bourbaki et serait le 20 sur la ligne Noray-le-Bourg, Villersexel, Onans, débordant ainsi par sa droite la ligne de retraite de son adversaire. Il était temps de diriger les II<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> corps sur les derrières de l'armée vaincue, par conséquent sur Dôle et Dampierre-sur-Doubs. L'ordre en fut aussitôt donné.

Le 21 janvier, l'avant-garde du II<sup>e</sup> corps atteignit Dôle. Le VII<sup>e</sup> arriva sur l'Ognon, rencontra les premiers avant-postes français et établit sa liaison avec le XIV<sup>e</sup> corps.

Le 23, les routes au sud de Besançon étaient coupées ; le 24, l'ordre était donné d'attaquer les troupes de Bourbaki. Le but de Manteuffel était atteint. En fait, la direction qu'il avait choisie pour sa ligne d'opérations l'avait



porté sur les communications de son ennemi : il ne s'agissait plus que de marcher à lui et de le battre. On sait que, malheureusement pour nous, l'internement en Suisse et la perte de notre armée de l'Est furent le résultat de cette habile combinaison. Cette marche du général de Manteuffel, approuvée par le maréchal de Moltke, montre que les principes admis par Napoléon, au commencement du siècle, sont encore vrais aujourd'hui et que leur application raisonnée doit conduire aux plus grands résultats.

Dans le cas présent toutefois, il ne faudrait pas perdre de vue que les soldats de Bourbaki ne valaient pas leurs adversaires, et qu'en stratégie comme en tactique cet argument domine toutes les situations.

*Être le plus fort pour le combat* est un moyen d'action qui répond à tout. Si, à Héricourt, le général Bourbaki avait eu cet avantage, il aurait peut-être triomphé et, à Besançon, il se serait souvenu qu'il occupait une forte position centrale, contre un ennemi divisé qui s'avancait sur deux lignes d'opérations séparées. Il en aurait certainement profité. Mais ses soldats étaient exténués et à bout de forces. Malgré de bons officiers et quelques bons cadres, ils n'étaient plus en état de combattre et nos adversaires pouvaient tout oser.

Les guerres contemporaines nous offrent également des exemples de lignes d'opérations dirigées sur le centre des forces ennemies. Mais ces directions se rapprochent de celles des lignes intérieures. Il sera donc rationnel de les étudier en même temps.

Si l'on voulait maintenant résumer les développements qui précèdent, il suffirait de rappeler la règle d'expérience que Jomini a si nettement exprimée en disant :

« Un des côtés de l'art de la stratégie consiste à s'emparer des communications de l'ennemi et à marcher ensuite au combat. Il faut donner aux lignes d'opérations la direction avantageuse qui procure toutes les chances des grands succès et qui place l'ennemi dans une situa-

« tion à décider du sort de son armée. Il faut ensuite marcher vivement à lui pour le battre, jusqu'à ce qu'on l'ait détruit. »

(b) Unité des lignes d'opérations.

Indépendamment de la bonne direction à donner à leurs colonnes, les hommes de guerre de tous les temps ont admis qu'une armée ne devait avoir qu'une ligne d'opérations.

Ce principe est un de ceux qui ressortent le plus clairement des campagnes de Napoléon. Et cependant, lorsqu'il parvint pour la première fois au commandement en chef, il semblait que son utilité avait été jusque-là méconnue et négligée. Pendant les premières guerres de la République, en effet, on le voit souvent violé et cette faute amène toujours des conséquences désastreuses. Il ne sera pas sans utilité d'en faire connaître quelques-unes.

*Campagne de 1795, en Allemagne.* — En 1795, le Directoire résolut de porter la guerre en Allemagne. Jourdan, à la tête de l'armée de Sambre-et-Meuse, devait franchir le Rhin à Dusseldorf. Pichegru, avec l'armée de Rhin-et-Moselle, devait le passer à Manheim et effectuer sa jonction avec Jourdan sur le Mein.

Or, les Autrichiens, commandés par les généraux Clairfayt et Würmsér, se trouvaient entre eux deux à Mayence. Nos armées avaient donc deux lignes d'opérations éloignées de 50 lieues l'une de l'autre et sans liaison possible entre elles. L'ennemi, au contraire, n'en avait qu'une; c'était une ligne intérieure par rapport à celles de nos généraux et qui lui offrait l'avantage de pouvoir se porter successivement en masse contre chacun d'eux.

C'est ce qui arriva, en effet, et nos armées, divisées, attaquées l'une après l'autre par des forces supérieures, furent battues.



Le Directoire ne sut pas se rendre compte de la cause de ces revers et se contenta de remplacer Pichegru par Moreau.

*Campagne de 1796, en Allemagne.* — La campagne qui s'ouvrit en 1796, en Allemagne, est une des plus fertiles en enseignements que nous offre l'histoire. Plus tard, elle frappa vivement Napoléon qui, alors à ses débuts, aux prises avec des forces supérieures et des difficultés sans nombre, n'eut sur le moment ni le temps, ni l'occasion de s'en occuper. A ces divers titres, elle mérite quelques développements.

Le Conseil aulique de Vienne avait remplacé Clairfayt par l'archiduc Charles et décidé, vers la fin du mois de mai 1796, le départ de Würmser pour l'Italie. L'archiduc restait seul commandant en chef des forces rassemblées sur le Rhin.

La situation était la suivante :

En avant de Mayence, à Baumholder et sur la Nahe, se trouvait une masse de 80,000 Autrichiens avec un corps sous les ordres du duc de Wurtemberg, entre la Lahn et la Sieg.

Jourdan gardait le Hunsrück, observant l'archiduc (V. *planche VIII*).

Une seconde masse de 70,000 Autrichiens se reliait à la première dans le Palatinat et couvrait Manheim contre les entreprises de Moreau.

De notre côté, deux groupes de forces et deux champs d'opérations ; chez les Autrichiens, au contraire, une masse unique.

D'après le plan de campagne du Directoire, l'armée de Sambre-et-Meuse, laissant sa droite dans le Hunsrück, devait s'avancer d'abord par Dusseldorf pour attirer sur elle l'attention principale de l'ennemi et faciliter à Moreau le passage du Rhin. On espérait ainsi forcer l'archiduc à

quitter la rive gauche du Rhin en menaçant ses communications. En fait, le Directoire donnait ainsi à ses armées deux lignes d'opérations. Les Impériaux, de leur côté, commettaient une faute analogue ; mais leurs lignes d'opérations avaient l'avantage d'être intérieures.

Nos généraux, sentant les inconvénients de ce projet, protestèrent ; mais ils durent s'y conformer, du moins en partie, et, dès les premiers jours de juin, Kléber pénétra dans le bassin de la Sieg. Après avoir vaincu le duc de Wurtemberg à Altenkirchen, il le rejeta sur la Lahn.

A ces nouvelles, l'archiduc abandonna la rive gauche du Rhin et se porta sur la Lahn au secours de son lieutenant, avec toutes les forces dont il disposait.

Dès que Jourdan apprit le départ de son adversaire, il fit suivre l'arrière-garde ennemie par un corps léger et se mit en marche par la gauche pour aller passer le Rhin à Neuwied, afin de soutenir Kléber.

Le général Marceau resta, avec 20,000 hommes, devant Mayence.

Ces premiers mouvements amenèrent la rencontre de Wetzlar sur la Lahn, entre les forces de l'archiduc et une des ailes de Jourdan, dont les divisions étaient assez disséminées. Le général Lefebvre, qui commandait les troupes françaises engagées, fut accablé par des masses supérieures et battu.

Jourdan se trouva alors dans une position dangereuse ; son armée, placée perpendiculairement au Rhin, avait ce large cours d'eau sur sa droite et un ennemi victorieux sur sa gauche. Pour se dégager, il pouvait tenter un changement de front et s'établir parallèlement au fleuve. Mais alors il courait le risque d'y être culbuté. Il n'avait, en réalité, qu'un parti à suivre : prendre l'offensive avec toutes ses forces. Il préféra se retirer, redoutant de livrer une bataille dans la situation où il se trouvait.

D'ailleurs, le but de sa marche sur la Lahn lui paraissait atteint, puisqu'il y avait attiré le gros des forces autri-



chiennes. En conséquence, il repassa le Rhin à Neuwied, tandis que son aile gauche, sous Kléber, exécutait sa retraite vers la Sieg et Dusseldorf.

Quelques jours après, l'archiduc, quittant à son tour les environs d'Altenkirchen, se dirigea avec une partie de ses forces contre Moreau, qui avait franchi le fleuve à Kehl et menaçait la ligne importante du Danube.

En réalité, l'adoption de deux lignes d'opérations séparées avait eu pour nos armées, moins d'un mois après leur entrée en campagne, ce fâcheux résultat de permettre à l'archiduc Charles de battre isolément un de nos corps et de forcer l'une de nos masses à rétrograder.

Que se passait-il pendant ce temps sur le Haut-Rhin?

Moreau, après avoir pris le commandement de l'armée de Pichegru, avait vu peu à peu les forces autrichiennes diminuer devant lui, puis repasser sur la rive droite; cela tenait à ce que Würmser, indépendant de l'archiduc, avait reçu l'ordre d'envoyer des renforts à l'armée d'Italie. Se trouvant alors trop faible et trop menacé, surtout après le départ de l'archiduc pour la Lahn, il s'était replié à son tour au delà du Rhin. Peu de temps après, il était invité à quitter son commandement pour se rendre en Italie et était remplacé par le général de Latour, qui passait sous le commandement en chef du prince Charles.

Moreau avait profité de ces circonstances pour franchir le Rhin de vive force à Kehl, le 23 juin et se diriger par Renchen, vers le bassin du Neckar.

L'archiduc apprit cet événement le 26. Il en comprit toute la gravité et résolut de réunir tous ses moyens d'action pour combattre une armée qui allait menacer ses principales communications et le prévenir peut-être sur le Danube. Il rassembla aussitôt ses troupes disponibles, et, quittant les bords de la Lahn, il se mit en route avec 25,000 hommes environ, laissant une forte garnison dans Mayence et un corps de 38,000 hommes sur le Mein, sous Wartensleben. Son armée était éparpillée et il semblait

difficile de la concentrer. A cet égard, l'archiduc Charles fit ce qu'il était possible, et dès qu'il crut avoir assez de monde sous la main, il attaqua son adversaire dans la plaine du Rhin. Mais le général de Latour ne sut pas tirer parti de sa nombreuse cavalerie, tandis que de notre côté Desaix prenait des dispositions tactiques qui brisaient l'élan des impériaux. Ceux-ci furent vaincus à Rastadt et à Ettlingen. L'archiduc Charles conclut de ces défaites, qu'il n'était pas en mesure d'arrêter la marche de l'armée du Rhin. Il résolut alors de concentrer en arrière, vers Ratisbonne, les corps autrichiens qui se trouvaient éparpillés de différents côtés, de se jeter d'abord avec la masse de ses forces sur l'armée de Sambre-et-Meuse et de revenir ensuite, avec plus d'avantages, contre celle de Moreau. Il se mit donc en retraite sur Pforzheim et de là sur Nordlingen, couvrant ainsi ses communications et se rapprochant du Danube, qu'il atteignit vers le 10 avril. Se voyant suivi par Moreau, il vint l'attaquer à Neresheim, où se livra une bataille indécise. Puis, continuant son mouvement de retraite, il se porta, le 13, de l'autre côté du Danube, dont il rompit les ponts jusqu'à Donawert. Ce mouvement avait un but. Il venait d'apprendre que l'armée de Sambre-et-Meuse, favorisée par le passage de l'armée du Rhin à Kehl, avait repris l'offensive, refoulé Wartensleben et qu'elle s'avancait sur Würzburg.

Profitant de sa position centrale et des dangers que faisaient courir à ses adversaires les deux lignes d'opérations sur lesquelles ils manœuvraient, le prince Charles avait résolu de mettre à exécution le projet qu'il avait conçu de contenir Moreau par un corps détaché et d'aller assaillir Jourdan avec des forces supérieures.

Ce dernier, après avoir de nouveau franchi le Rhin et rallié Kléber, s'était porté contre Wartensleben. Le général autrichien avait d'abord occupé la ligne de la Lahn, mais ayant reçu l'ordre de ne pas s'engager sérieusement, il s'était décidé à opérer sa retraite sur le Mein, dès qu'il



avait pu constater la supériorité numérique de l'armée française. Celle-ci, continuant sa marche, s'était emparée de Würzbourg le 25 juillet et s'avancait, suivant les instructions du Directoire, sur les deux rives du Mein, sans chercher à se relier à l'armée de Rhin-et-Moselle (V. *planche IX*).

Le 4 août, elle occupa Bamberg. Le 7, elle refoulait le général Kray à Forcheim, remontait ensuite la Regnitz par ses deux rives, enlevait Amberg et arrivait vers le 20 août sur la Naab où les Autrichiens, s'établissant sur les fortes positions que leur offrait la contrée, purent enfin arrêter leur mouvement rétrograde.

Les deux armées étaient alors séparées par la rivière. Bernadotte, détaché à Neumarkt, observait la route de Ratisbonne et couvrait le flanc droit de Jourdan.

Après la bataille de Neresheim, les 11 et 12 août, l'archiduc Charles avait résolu de marcher sur la Naab, convaincu qu'un succès remporté sur l'une des deux armées ennemies entraînerait la retraite de l'autre. Avant d'agir, il essaya d'attirer Moreau sur la rive droite du Danube. Ce dernier tenait au contraire à manœuvrer sur la rive gauche, qui lui offrait des facilités pour se lier avec Jourdan. Aussi suivit-il d'abord les Autrichiens en se portant sur la Wornitz. Mais le Directoire lui prescrivit de s'avancer sur la rive droite, afin de faciliter les opérations de l'armée d'Italie. En conséquence, il dut passer le Danube le 19 août et venir prendre position sur la Zusam.

Dès que ce mouvement fut effectué, l'archiduc laissa le général de Latour devant l'armée du Rhin, sur le Lech, avec un corps d'armée de 38,000 hommes, repassa le Danube et marcha par Ingolstadt sur Neumarkt, avec ce qui lui restait de troupes, 24 bataillons et 50 escadrons, environ 28,000 hommes.

Bernadotte, qui avait été aventuré dans une position isolée à Neumarkt, tomba le premier sous ses coups. Assailli par des forces supérieures, il dut se replier sur

Lauf et Forcheim. Jourdan, apprenant cette attaque et craignant pour sa droite, abandonna la Naab et recula sur Amberg où il prit position, le 24 août. Wartensleben le suivit aussitôt et vint opérer sa jonction avec l'archiduc.

Jourdan, battu à Amberg, dut opérer sa retraite. Mais déjà la route de Nuremberg était coupée par l'ennemi. Il fallut se porter vers Velden et de là sur Schweinfurth. Le prince Charles fit alors occuper Würzbourg. Jourdan, poussé par le Directoire, essaya vainement de reprendre cette place. Son adversaire avait toutes ses forces rassemblées sur la rive droite du Mein. La bataille de Würzbourg, livrée dans ces conditions, fut encore un échec pour nos armes. L'armée dut se retirer sur Arnstein, puis sur la Lahn, par Fulda, et la difficile contrée qui l'entoure. Pour la dégager, Marceau reçut l'ordre de lever le siège de Mayence et de venir couvrir la retraite. Celle-ci s'opéra en échelons et en ordre, malgré la poursuite et les attaques de l'armée autrichienne, mais non sans de nouveaux échecs. C'est dans un des combats livrés à cette époque, à Altenkirchen, après une lutte glorieuse contre un ennemi nombreux et acharné, que Marceau succomba.

Enfin, le 20 septembre, l'armée de Sambre-et-Meuse dut repasser le Rhin une seconde fois; à partir de ce moment son action fut nulle pendant le reste de la campagne. Jourdan fut immédiatement remplacé.

Désormais l'archiduc était libre de se porter avec toutes ses forces, soit directement contre l'armée du Rhin, soit sur ses communications. Pour apprécier les résolutions qu'il crut devoir prendre, il faut se reporter aux opérations de cette année.

En apprenant le départ de l'archiduc, loin de chercher à rallier l'armée de Jourdan, dont les succès étaient les plus sûrs garants des siens, Moreau résolut de pénétrer en Bavière, dans l'espoir d'opérer une diversion en faveur de son collègue. Il franchit le Lech, fit reculer Latour sur